



d'Adolphe Nysenholz

MÈRE DE GUERRE

Mise en scène : Jacques Neefs

Avec

Grégoire Baldari, Dolorès Delahaut, Hassiba Halabi, Pierre Hardy
et le **quatuor** Emilie de Halleux, Elize Pieniezny, Benoît Bursztejn, Leonor Palazzo

costumes : Marine Dubois scénographie : Didier Lefèvre

Ecuries de la Maison Haute

Place Gilson 3 - 1170 Bruxelles

Du 28 septembre
au 7 octobre 2006



Sur réservation

02/660.49.60

Entrées 14€ 12€ 8€

Production Act-Hours (asbl) et La Vénérïe (Centre culturel de Watermael-Boitsfort) Avec l'aide du Ministère de la Communauté française, services du théâtre et de la musique

Affiche de Tanguy Flameng

PROGRAMME

MÈRE DE GUERRE

d' Adolphe Nysenholc

avec

Grégoire Baldari, le fils
Dolorès Delahaut, la mère
Hassiba Halabi, la marâtre
Pierre Hardy, le parâtre

et le quatuor

Emilie de Halleux, violon
Elise Pieniezny, violon
Benoît Bursztejn, alto
Leonor Palazzo, violoncelle

Mise en scène : Jacques Neefs

Costumes : Marine Dubois ; Scénographie : Didier Lefèvre

Lieu : Ecuries de la Maison Haute (Vénerie)

Dates : du 28 septembre au 07 octobre 2006, à 20h30

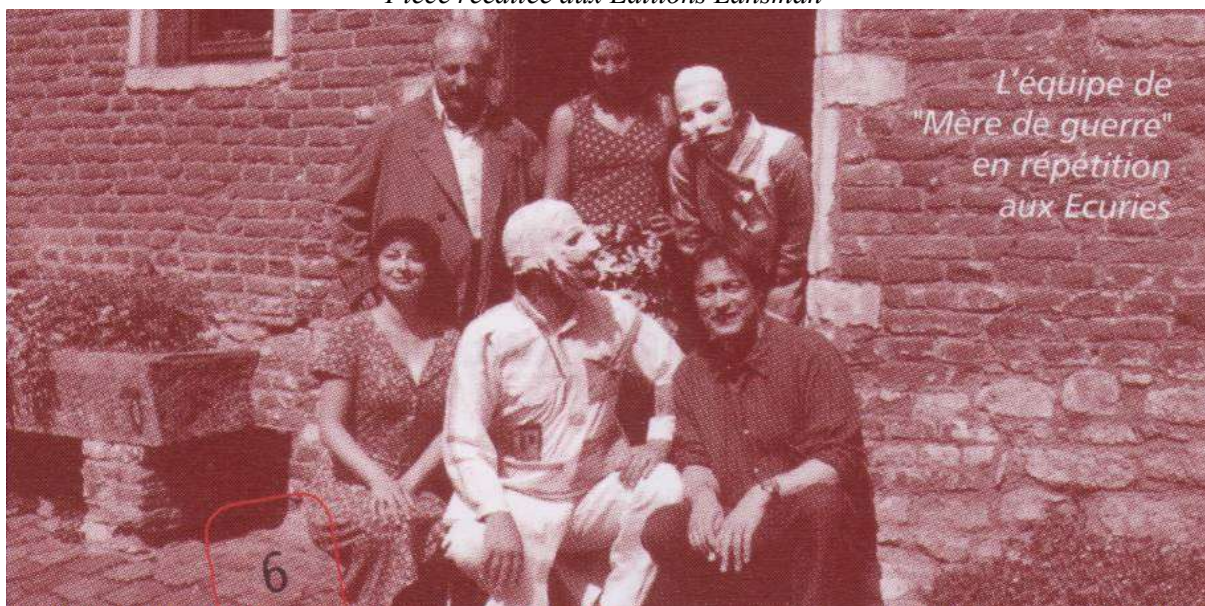
Production Act-Hours et la Vénerie (Centre culturel de Watermael-Boitsfort)

Avec l'aide du Ministère de la Communauté française,

Direction générale de la culture,

Service du théâtre et service de la musique

Pièce rééditée aux Editions Lansman



**Hommage à la femme qui a sauvé
un enfant de la déportation,
au moment où elle doit affronter
les récriminations de la mère
morte jeune dans un camp.
Elles revendiquent chacune
d'être la vraie mère.
Le fils doit trancher.
Avec qui va-t-il partir dans la mort ?**

Mère de guerre, Editions Lansman.

Adolphe Nysenholc est
spécialiste de Charles Chaplin.
Il a reçu le prix littéraire du Parlement
de la Communauté française.

*Avant-première : gare de Feluy,
le 16 septembre.*

Prochaines haltes aux gares
de Profondsart, de Schaerbeek,
de Virginal, ...

La mise en scène par **Jacques Neefs**

Dans un no man's land
au milieu de nulle part,
entre la vie et la mort,
des êtres qui se sont aimés
refont défiler leur passé.

Entre blessures et tendresses,
au rythme du huitième
quatuor de Chostakovitch
interprété en direct,
chacun vivra enfin ce que les
circonstances de la vie
l'ont empêché de réaliser...

Les notes et les images,
tout se conjugue avec
l'écriture incisive
d'Adolphe Nysenholc.

Mère de guerre, une aventure
théâtrale qui laisse filtrer
un rayon de lumière et
d'espoir là où on croyait que
tout avait été dit.

Synopsis

*Entre la marraine qui a sauvé l'enfant
et la mère disparue en déportation,
le fils est sommé de choisir.
Avec laquelle des deux doit-il aller dans la mort ?*

L'Histoire

2005 a fêté les 60 ans de la Libération.
Après les commémorations, commence le travail de mémoire.

La pièce évoque en creux la question du « crime contre l'humanité. » C'est ce dernier qui a motivé les pères fondateurs de l'Europe à mettre sur pied une Union des Etats, pour éviter que, sur le vieux continent, un nouveau conflit armé rende l'horreur possible.

Un génocide, meurtre d'un peuple, se caractérise par le massacre des enfants et des femmes, pour tuer un peuple dans l'œuf.

Dans la pièce, la mère, comme d'innombrables autres femmes, a dû se résoudre à l'inimaginable : laisser son enfant. Pour lui sauver la vie. L'acte d'abandon n'en fut pas moins un déchirement des liens affectifs premiers du tout jeune enfant, et il est revécu comme le retour du refoulé dans le climax de la pièce.

L'enracinement de la pièce dans la seconde guerre mondiale donne à la question de l'amour son tour tragique, mais l'essentiel se vit dans le moment présent où il est donné aux êtres séparés par la mort de se retrouver enfin.

Rafles, gares, trains. Toutes ces images, évoquées, reconstituées, sont dans nos mémoires. Familles déportées, familles déchirées, familles disloquées. Enfants perdus, enfants cachés, enfants sauvés.

Le sujet de “ Mère de guerre ” est universel. Comme pour le Jugement de Salomon, il s'agit d'un conflit entre la mère naturelle et la mère « adoptive », entre celle qui a mis au monde et celle qui a élevé l'enfant. Et l'impossibilité pour le fils de choisir entre les mères ennemies.

Le lieu.

Une avant-première a eu lieu à la gare de Feluy-Arquennes. Et les négociations sont en cours pour faire des stations dans d'autres bâtiments ferroviaires.

Fête de la Communauté française de Belgique

Création

Mère de Guerre

d'Adolphe Nysenholc

Prix littéraire du Parlement
de la Communauté française

Mise en scène :
Jacques Neefs

Gare de Watermael
Avenue des Taillis
(sous réserve d'achèvement
des travaux)



ou aux Ecuries de
la Maison Haute

Du jeudi 28 septembre
au samedi 14 octobre
à 20h30
Relâche dimanches et lundis

P.A.F. : 14 € ;
12 € (carte senior) ;
8 € (- de 26 ans) ;
1,25 € (article 27)
Info : 02 663 85 50
Réservation obligatoire
au 02 660 49 60
ou www.lavenerie.be

"Mère de guerre" bouillonne de vie,
de passions inassouvies et de ques-
tions ensevelies. Son enracinement
dans la seconde guerre mondiale
donne à la question de l'amour son

tour tragique, mais l'essentiel se vit
dans le moment présent où il est
donné aux êtres séparés par la mort
de se retrouver enfin. Rafles, gares,
trains. Toutes ces images, évoquées,
reconstituées, sont dans nos mé-
moires. Familles déportées, familles
déchirées, familles disloquées.
Enfants perdus, enfants cachés, en-
fants sauvés. L'angle sous lequel est
traîtée la Shoah est original. Il n'est
pas question directement de camps
de concentration ou d'extermination,
mais de leur résonance aujourd'hui
dans la conscience d'un ancien
enfant caché, orphelin de guerre,
pour qui l'attente des disparus n'est
toujours pas terminée. La pièce
rend hommage à des héros de chez
nous, qui ont risqué leur vie pour
sauver un enfant de la déportation,
des "Justes entre les Nations".

Avec

- Grégoire Baldari, le fils
- Dolorès Delahaut, la mère
- Hassiba Halabi, la marâtre
- Pierre Hardy, le parâtre

et le quatuor

- Emilie de Halleux, violon
- Elize Pieniezny, violon
- Benoît Bursztejn, alto
- Leonor Palazzo, violoncelle

- Costumes : Marine Dubois
- Scénographie : Didier Lefèvre



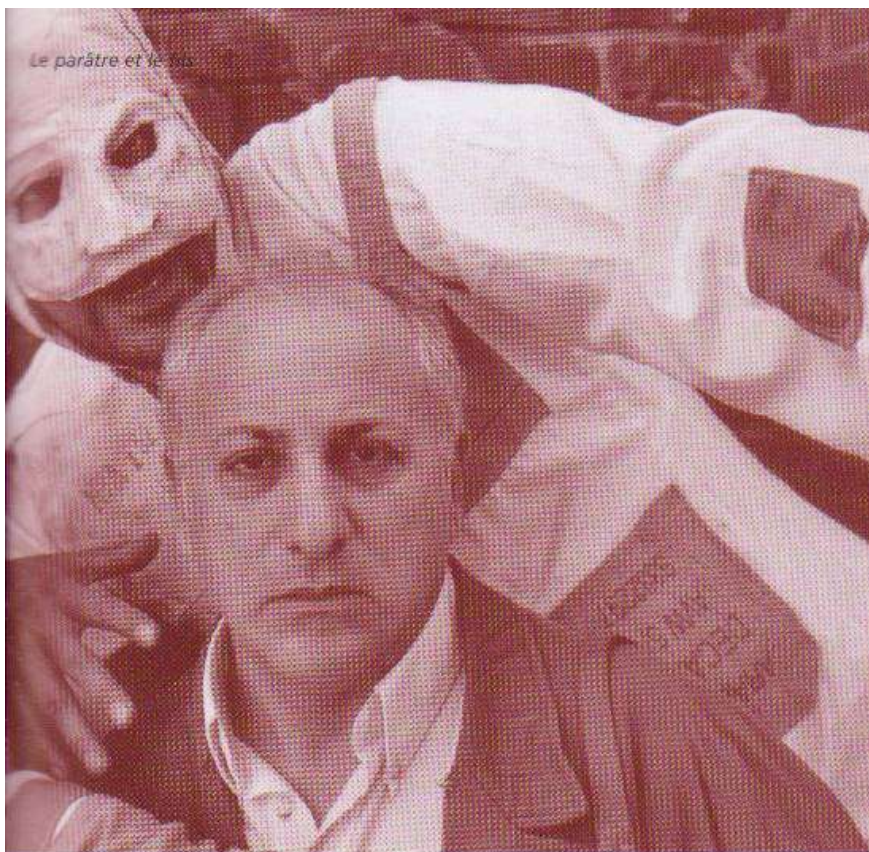
Le sujet de "Mère de Guerre" est
universel. Il s'agit d'un conflit entre
la mère naturelle et la mère "adop-
tive" et l'impossibilité pour le fils de
choisir entre les mères ennemies.
Etre père ou mère est-ce naturel ou
social ? Est-ce une fonction liée au
lien du sang ? Est-ce un costume
dont on peut se revêtir pour peu à
peu se faire reconnaître par l'enfant ?
Le don de soi ne suppose pas néces-
sairement la parenté, dans ce cas il
est "dépersonnalisé", mais pas pour
cela moins authentique, car il est
d'autant plus gratuit dans l'oblation.

Propos de l'auteur :

"La pièce rend hommage aux sauveurs,
mais non pas sur le mode d'une célé-
bration officielle. On voit les person-



L'équipe de
"Mère de guerre"
en répétition
aux Ecuries



nages vivre la question du sauvetage à travers le conflit des passions. (...) Comment être une femme qui aime l'enfant d'une autre avec la crainte que l'on pourrait vous dire que vous avez peut-être souhaité quelque part le non-retour. Et comment être une jeune mère injustement morte trop tôt sans être jalouse de celle qui a pu vivre toute une vie avec votre enfant perdu. (...) La pièce est introduite par le huitième quatuor de Chostakovitch dédié "à la mémoire des victimes de la guerre et du fascisme". Les quatre comédiens prennent le relais des musiciens à travers une étrange chorégraphie qui fait penser à la danse de mort dans le film Le Dabbouk.

A. Nysenholc

Propos de Jacques Neefs

"C'est le parcours de ce fils qui a mis toute une vie pour combler son vide immense, qui donne une vision toute intime et personnelle d'un drame qui a par ailleurs meurtri des millions de vies. Mais des millions de vies, c'est abstrait tant qu'elles n'ont pas pris la forme, ne fût-ce que d'un seul visage. Dans la tradition démonologique juive, les mauvaises âmes, appelées dabbouk, venaient tourmenter les vivants. Dans *Mère de Guerre*, c'est le cas de la jeune mère morte en déportation et qui, revenue en fantôme, cherche le repos en son fils survivant. L'errance du juif s'arrête un moment. La mère pourrait être en paix avec elle-même, mais la rivalité avec la mère adoptive la renvoie dans diaspora éternelle".

Production Act-Hours et la Vénérie. Avec l'aide du Ministère de la Communauté française, Direction générale de la culture, Services du théâtre et de la musique. Pièce rééditée aux Editions Lansman



MÈRE DE GUERRE

**Théâtre
Création**

Mère de guerre

d'Adolphe Nysenholc

Mise en scène: Jacques Neefs

Lieu : Gare de Watermael

**du 28 septembre au 14 octobre 2006,
à 20h30**

Sur réservation : 02 660 49 60

entrées : 8, 12, 14 euros

Propos du metteur en scène

« Le spectacle se déroulera dans un lieu insolite, la Gare de Watermael.

Les trains qui passeront auront une certaine puissance d'évocation.

La pièce déjoue le pathos. Le style est fait de phrases courtes, incisives, comme dans un dialogue de film. Le sujet traite du génocide de manière originale, à travers un fils survivant. Ce dernier vit toujours avec en lui ses deux mères mortes. L'une, qui est disparue jeune dans les camps ; l'autre, qui l'ayant préservé tout petit de la déportation, est décédée très

âgée. Les deux femmes revendiquent d'être la vraie mère. Leur « enfant » est mis dans la situation où il doit trancher. Avec qui ira-t-il dans la mort ?

À côté des figures du résistant et du rescapé des camps, celle de l'enfant caché s'est imposée tardivement. On estimait que celui-ci n'avait rien à dire, il n'avait pas connu l'enfer concentrationnaire. Et parmi les tout jeunes sauvés, il y aura les orphelins des deux parents, singulièrement ceux qui étaient à peine nés au moment de la séparation, pour ne pas dire l'arrachement, qui n'ont pas de souvenirs conscients comme leurs aînés, personne pour leur en

rappeler, et qui n'ont donc rien à dire... Et pourtant. C'est à eux en particulier que s'intéresse Adolphe Nysenholc. Notamment à travers *Le Livre des homes* (Ed. Didier Devillez) qu'il a coordonné ; l'émission radiophonique qu'il a conçue avec Thierry Génicot intitulée « Deux enfants de la Shoah » (RTBF) ; et ses textes théâtraux *Survivre ou la mémoire blanche* et *Mère de guerre*. » Quand le metteur en scène a eu connaissance des pièces d'Adolphe Nysenholc, il a « flashé » sur celle-ci. « C'est sûr que c'est une pièce à défendre », a dit Dolorès Delahaut, qui incarne la jeune mère.

Propos de l'auteur :

« La pièce rend hommage aux sauveurs, mais non pas sur le mode d'une célébration officielle. On voit les personnages vivre la question du sauvetage à travers le conflit des passions. Car comment faire la mère en attendant le retour de celle qui l'est naturellement sans essuyer le reproche d'avoir voulu prendre sa place, comment être une femme qui aime l'enfant d'une autre avec la crainte que l'on pourrait vous dire que vous avez peut-être souhaité quelque part le non-retour. Et comment être une jeune mère injustement morte trop tôt sans être jalouse de celle qui a pu vivre toute une vie avec votre enfant perdu.

Outre les deux mères et le fils, il y a un quatrième personnage, le vieil homme, le père dit adoptif, et qui dans l'au-delà continue à fonctionner comme auparavant, quand maître de cérémonie des enterrements il accompagnait les défunts à leur dernière demeure. Cette fois, il fait l'inverse, il ramène une dernière fois les morts à la vie, ce qui permet ces improbables retrouvailles entre le fils et les siens.

Ce personnage mystérieux dans ses allées et venues à travers le seuil interdit donne sa dimension poétique à la pièce.

Mais cet hommage à des Justes ne met pas en scène des saints. Ils sont appelés marâtre et parâtre, certes selon le sens premier de deuxièmes mère et père. On voit qu'ils adorent l'enfant, mais la connotation péjorative de ces titres empêche de les béatifier. On ne sait pas bien pourquoi ils n'ont pas eu eux-mêmes d'enfants, il y a là une souffrance qu'ils cachent. Leur motivation un peu trouble d'en garder un qui n'était pas à eux les rend d'autant plus vrais dans leur héroïsme anonyme. »

La pièce est introduite par le huitième quatuor de Chostachovitch dédié « à la mémoire des victimes de la guerre et du fascisme ». Les quatre comédiens prennent le relais des musiciens à travers une étrange chorégraphie qui fait penser à la danse de mort dans le film *Le Diable*. Le vieux et la vieille portent un masque. Leurs corps évoluent en soubresauts comme des âmes meurtries.

Quant à la jeune mère furieuse du sort qu'on lui a fait, elle surgit comme une Antigone des camps.

Et le fils, trois fois plus âgé que sa mère, est néanmoins resté bloqué à l'âge de l'abandon de naguère. Sa naïveté le rend ahuri, voire un peu comique, mais foncièrement touchant.

La pièce a été jouée précédemment par des étudiants à Cracovie.

Des extraits traduits en ont paru en anglais (dans *Actes du Théâtre*, Paris, 2002) et en italien (dans une anthologie intitulée *Altri Sogni, Altre Scene*.)

La pièce sera rééditée par les Editions Lansman.

Les élèves de l'Athénée Ganénu ont pu assister à une répétition avec les comédiens, dans le cadre de l'Institut Martin Buber, à l'ULB, en février passé, lors d'une séance suivie d'un débat fort animé.

Un spectacle fascinant en perspective.

Propos recueillis par Betty Strasberg

LE PROJET

Carnet de l'auteur (notes)

Actualité

L'abandon forcé de l'enfant par la mère en 1942 est revécu encore et toujours aujourd'hui par le fils. Il finit par convoquer tous ses parents à son chevet. La pièce s'ouvre sur ce conseil de famille improbable.

Résistants

Elle met en vedette des résistants anonymes qui ont choisi de cacher un enfant au péril de leur vie, ils ont tendu la main. Mais ils ont en eux une zone d'ombre, on ne sait pas pourquoi ils n'ont jamais eu eux-mêmes d'enfants.

N'empêche, ces parents « adoptifs » ne cessent de considérer le fils comme leur enfant à part entière. Mais à l'heure de la confrontation avec la vraie mère, chacun a du mal à justifier le rôle que le destin lui a fait jouer... Quant au fils il a bien sûr plus que tout besoin de voir sa vraie mère, mais il ne peut pas rejeter ses parents de substitution pour elle. C'est le dilemme cornélien. Le sauvetage de l'enfant est pour la mère sa propre perte à elle. Telle est la tension qui sous-tend chaque scène et qui monte en crescendo de scène en scène. La mère, morte jeune, est comme un reproche vivant permanent. C'est le drame des vieux, sauveurs.

La pièce rend hommage à ces derniers, mais non pas sur le mode d'une célébration officielle. On voit les personnages vivre la question du sauvetage à travers le conflit des passions. Car comment faire la mère en attendant le retour de celle qui l'est naturellement sans essuyer le reproche d'avoir voulu prendre sa place, comment être une femme qui aime l'enfant d'une autre avec la crainte que l'on pourrait vous dire que vous avez peut-être souhaité quelque part le non-retour. Et comment être une jeune mère injustement morte trop tôt sans être jalouse de celle qui a pu vivre toute une vie avec votre enfant perdu.

Justes

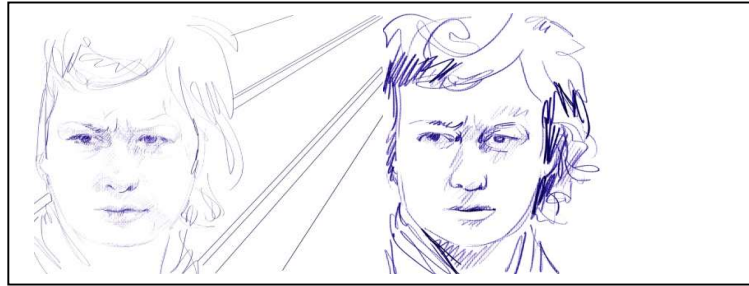
Outre les deux mères et le fils, il y a un quatrième personnage, le vieil homme, le père dit adoptif, et qui dans l'au-delà continue à fonctionner comme auparavant, quand maître de cérémonie des enterrements il accompagnait les défunts à leur dernière demeure. A présent, il fait l'inverse, il peut ramener pour *une* fois les morts à la vie, ce qui permet ces improbables retrouvailles entre le fils et les siens.

Mais cet hommage à des Justes ne met pas en scène des saints. Ils sont appelés marâtre et parâtre, certes selon le sens premier de deuxièmes mère et père. On voit qu'ils adorent l'enfant, mais la connotation péjorative de ces titres empêche de les béatifier. On ne sait pas bien pourquoi ils n'ont pas eu eux-mêmes d'enfants, il y a là une souffrance qu'ils cachent. Leur motivation un peu trouble d'en garder un qui n'était pas à eux les rend d'autant plus vrais dans leur héroïsme anonyme.

Dibbouk

Les âmes mortes sans sépulture étaient chez les Grecs condamnées à errer éternellement. Dans la tradition démonologique juive, les âmes en déshérence, appelées dibbouk, venaient même s'incarner dans les vivants qu'elles tourmentaient. Et au cœur de *Mère de guerre*, c'est, d'une certaine façon, le cas de la jeune mère morte en déportation et qui, revenue en revenante, révoltée à la façon d'une Antigone, cherche, comme une âme maudite, le repos en son fils survivant. »

Mère de guerre, premières esquisses et projet d'affiche du spectacle à la gare de Watermael par Tanguy Flameng



**Journal du metteur en scène (extraits)*

La forme de la pièce est une épure au niveau de la construction qui est rigoureuse comme un quatuor, avec des confrontations entre les protagonistes deux à deux ; et sur le plan de l'écriture, avec des répliques-formules « tracées au laser ».

Enjeux

Mère de guerre d'Adolphe Nysenholc dégage une poésie que l'on retrouvera dans la concrétisation scénique.

L'angle sous lequel est traitée ici la Shoah est original. Il n'est pas question directement de camps d'extermination, mais de leur résonance aujourd'hui dans la conscience d'un ancien enfant caché, orphelin de guerre, pour qui l'attente des disparus n'est toujours pas terminée.

Cette pièce bouillonne de vie, de passions inassouplies et de questions ensevelies. Son enracinement dans la guerre donne à la question de l'amour son tour tragique, mais l'essentiel se vit dans le moment présent où il est donné aux êtres séparés par la mort de se retrouver enfin.

C'est le parcours en raccourci d'un fils qui a mis toute une vie pour combler son vide immense, qui donne une vision toute intime et personnelle du drame, qui a par ailleurs meurtri des millions de vies.

Le donné réel a été transposé en un poème dramatique.

Choix des comédiens

La mère, morte jeune, est restée bloquée dans l'année de sa disparition. Elle « revient » comme une jeune fille. La comédienne est d'abord choisie en fonction de son jeune âge.

Et voir que c'est une collégienne quasi qui a connu le sort affreux de l'extermination entraîne une identification des jeunes et une meilleure compréhension par eux des horreurs du fascisme. D'autant plus que la parole de la pièce est limpide et forgée dans la langue de tous les jours.

Le fils, sauvé, survivant, est devenu deux, trois fois plus âgé que sa mère. On n'est pas dans la situation où c'est une mère atteinte par la limite d'âge qui décède et où son héritier est préparé de longue date à devoir un jour connaître cette douleur. Ici, c'est un fils qui a dû porter la mort de sa mère depuis tout petit, et qui n'a même pas pu faire son deuil, car il n'a jamais eu la certitude de la mort réelle.

Les parents adoptifs, appelés marâtre et parâtre, eux, sont morts de leur mort naturelle, centenaires.

Rythme

La scène baignera dans l'eau-mère du 8^e quatuor de Chostachovitch dédié aux martyrs et héros de la Deuxième Guerre mondiale. Les musiciens introduisent les personnages en les accompagnant dans une subtile chorégraphie, par exemple le violoncelle entraînant le vieux dans son ombre.

Le parâtre était dans l'existence maître de cérémonie des enterrements. C'est lui qui ira « naturellement » chercher la marâtre et la mère dans la mort et qui les ramène au fils qui les réclame. Ses allées et venues, entre la vie et la mort, rythmeront la pièce et la mise en espace.

*

Mise en scène

Injustement appelés parâtre et marâtre, par un fils qui n'ose pas avouer qu'il les adore pour ménager sa mère, ses vieux, morts centenaires, joueront avec un masque et des costumes qui leur donneront un air d'outre-tombe. Les comédiens choisis sont rompus à cette technique. Ils bougeront d'une manière particulière, faite de soubresauts, de déconstructions des axes du corps. Ils évolueront selon une chorégraphie, qui ne sera pas sans rappeler la danse de mort dans *Le Dibbouk* d'après la pièce expressionniste du même nom, tout en s'en distinguant dans un autre contexte. Ils appartiennent au monde des revenants. Leur costume est un emballage avec des sacs en jute de la poste, un peu comme chez Kantor, un des chantres de cette tragédie du XX^e siècle. Ici, cet accoutrement pour le parâtre a une signification particulière : car ce dernier est le messager de la mort, l'homme de la communication avec l'au-delà, un super-postier, un hermès d'aujourd'hui.

Le fils sera empêtré, lui, dans ses bagages, le poids de son vécu encombrant ses pensées. Un homme à la valise.

Du coup, en ressort la jeunesse et la légèreté de la mère, qui manifeste un esprit caustique, ironique, tragiquement humoristique.

Le fils, trois fois plus âgé que sa mère, est resté fixé à l'âge de l'abandon de naguère. Sa naïveté le rend ahuri, voire un peu comique, mais foncièrement touchant.

Antigone

Dans *Mère de guerre*, en donnant un visage à sa mère, le fils lui donne sa sépulture. L'errance du juif s'arrête un moment, l'Antigone des camps pourrait être en paix avec elle-même. Mais la rivalité à mort, avec la mère adoptive, la renvoie dans la diaspora éternelle. »



Mère de guerre, esquisses de la « marâtre » et de la « mère » par Marine Dubois

Adolphe Nysenholc

écrivain

Auteur d'essais sur *Charles Chaplin* et sur *André Delvaux* édités à Paris (Méridiens Klincksieck, L'Harmattan, Cerf) et de pièces de théâtre primées (Prix du Parlement de la Communauté française pour *La Passion du diable*, Prix du texte à Agadir pour *Les Amants de Thèbes*, Prix Musin pour *Survivre ou la mémoire blanche*). Professeur honoraire de cinéma à l'ULB. Il dédie *Mère de guerre* à toute sa famille disparue dans la Shoah et à celle qui lui a sauvé la vie.

Jacques Neefs

metteur en scène

Formé dans les classes d'André Debaar et de Charles Kleinberg au Conservatoire royal de Bruxelles où il est aujourd'hui professeur. Il joue dans diverses productions sous la direction de Bernard de Coster, Philippe Van Kessel, Daniel Scahaise, Frédéric Dussenne, Alain Wathieux, Jean-Claude Berutti, Jean-Marie Villégier... Il vient à la mise en scène en 1990 avec *La prochaine fois je vous le chanterai* de J. Saunders. D'autres projets suivront, dont *Mozart assassiné ?* co-écrit avec Jérôme Van Win en 1996 au Théâtre du Parc, où il monte encore *Les Troyennes* d'Euripide-Sartre en 2001 avec une scénographie de Didier Lefèvre. En 2005, il réalise la mise en scène, à Namur, de *La surprise de l'amour* de Marivaux. Parmi les projets de la saison prochaine, *Adrien* de Jean-Pierre Dopagne au Théâtre du Parc et *Araberlin* de Jalila Baccar au Théâtre des Martyrs.

*

Distribution

Grégoire Baldari

le fils

Premier prix d'art dramatique et de déclamation du Conservatoire royal de Bruxelles. A joué dans la plupart des théâtres, *Le Cid*, *Talleyrand*, *Woyzeck*, *Barabbas*, *L'Opéra de Quat'sous*, récemment *Au bout du désert*, avec J. Neefs à la mise en scène. Metteur en scène, il a monté *Grand'peur et misère du troisième Reich* (Brecht), *Dieu* (Woody Allen), *Les Troyennes* (Euripide), *Antigone* (Anouilh), *Indépendance* (Lee Blessing)... Pour le cinéma, il a joué le rôle principal dans *La Sicilia* (Luc Pien), en 1996, et a tourné dans de nombreux téléfilms. Il enseigne l'art dramatique et la déclamation, à l'Académie de Jette.

Dolorès Delahaut

la mère

Sortie du conservatoire de Bruxelles en 2001, élève de Michel de Warzée, vous avez pu la voir la saison dernière dans une adaptation des *Enfants terribles* de Cocteau, mis en scène par J.F. Jacobs, ainsi que dans *Le chant du dire-dire* de D. Danis mis en scène par Hélène Theunissen et *Les Liaisons dangereuses* mis en scène par D. Scahaise au Théâtre des Martyrs, et dans des mises en scène de J. Neefs, *La Surprise de l'amour* et *Mozart assassiné*, à Namur.

Hassiba Halabi

la marâtre

Sortie en 1997 du Conservatoire royal de Mons, elle obtient le prix de l'union des artistes, nommée en 2002 pour le rôle d'Andromaque, dans *Les Troyennes*, et devient lauréate en 2003 du meilleur espoir féminin pour *Hannah et Hanna* de J. Retallack au Théâtre de poche. Elle reçoit le Prix de la Citoyenneté en 2005. Elle joue dans les mises en scène de J. Neefs, à Namur: *La Surprise de l'amour* et *Mozart assassiné*. Pour le Jeune Public, elle joue Océan et des personnages pour l'émission télévisée « bla-bla ». Elle travaille pour le metteur en scène Franco Dragone et signe la mise en scène de *Chambres* de P. Minyana. Elle jouera *Araberlin* de Jalila Baccar en Avril 2007 au Théâtre des Martyrs.

Pierre Hardy

le parâtre

Premier prix d'art dramatique du Conservatoire royal de Bruxelles dans la classe d'André Debaar. A travaillé avec Daniel Scahaise, Philippe Van Kessel, Daniel Laveugle, Henri Ruder, Pierre Laroche, Bernard Lefrancq, Frédéric Latin, Dominique Haumont, Catherine Couchard, Erico Salamone. A joué dans *Thyl Ulenspiegel*, *La tragédie du vengeur*, *Le mariage de Figaro*, *Molière 1622*, *Crime et Châtiment*, *Le nouvel appartement*, *L'amour dramatique* à l'Académie de Braine-le-Comte.

*

Quatuor

Benoît Bursztejn

alto

Né en 1981 à Paris. Il entre à l'âge de sept ans au CNR de Strasbourg dans la classe d'Ana Haas, puis dans celle de Claude Ducrocq. En 1999 il obtient le 1er prix de fin d'études avec mention très bien. L'année suivante il remporte le 1er prix à l'unanimité du 47ème Concours International d'Epinal. En 2001, il intègre la classe de Françoise Gnéri au CNR de Rueil-Malmaison ; et est invité à se produire en soliste avec l'Ensemble Vocal de Strasbourg pendant leur tournée régionale. En 2003 il obtient le 1er prix d'Alto à l'unanimité au CNR de Rueil Malmaison ; et, en 2004, un 1er prix d'excellence. Puis intègre le Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles, dans la classe de Thérèse-Marie Gilissen.

Emilie de Halleux

violon

Leonor Palazzo**violoncelle**

Née en 1986, elle étudie dans la classe de Didier Poskin au Conservatoire royal de Bruxelles. En 1998, elle remporte le premier prix du Concours Sonbu à Utrecht dans la catégorie musique de chambre ; en 2002, elle est demi-finaliste du concours Jong Tenuto ; et, en 2003, lauréate du concours Axion Classics. Pendant quatre ans, elle est membre de l'Orchestre de Chambre de la Néthen (leur dernier CD : *Tarentelle & Cie*). En 2004, elle joue avec le *Grupo 46* (groupe de tango argentin) au Festival Artistique d'Amitié « Printemps d'Avril » à Pyongyang, Corée. En 2005, elle participe aux concerts de l'orchestre *I Musici Brucellensis* à Ypres et au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

Elise Pieniezny**premier violon**

A commencé le violon à l'âge de sept ans. Dès quatorze ans, elle obtient son prix au Conservatoire National de Musique de Tourcoing. Et entre au Conservatoire National de Région de Rueil-Malmaison, où elle reçoit un premier prix à seize ans, puis un prix d'excellence, et à accède à dix-neuf ans à un premier prix de Perfectionnement à l'unanimité. Elle a travaillé auprès de Denis Lemeur, de Guy Comentale, de Suzanne Gessner. Elle suit l'enseignement de Véronique Bogaerts au Conservatoire Royale de Musique de Bruxelles.

*

Didier Lefèvre**scénographe**

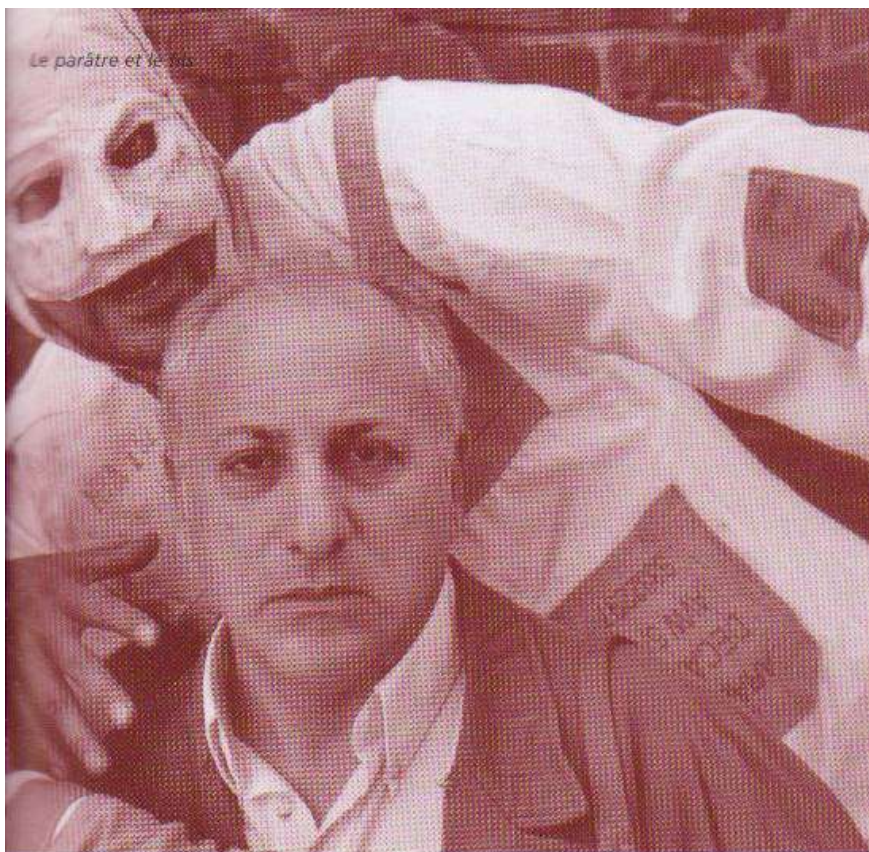
Fait ses débuts au Théâtre National dans l'équipe de Bernard De Coster, entreprend une tournée à l'étranger pour la mise en lumières de Charles Kleinberg. Scénographe à Beloeil (1990-1993) pour *Mozart, Le combat de Tancrède* de Monteverdi, *Aux confins de la nuit* de Schumann. Réalisations pour la Compagnie Baudouin-Bunton, pour le Théâtre du Parc (*Les Troyennes*, avec J. Neefs), pour la Compagnie des 9 Lunes. En 2004, il crée les lumières des « 800 de la Cambre ». Il y a trois ans, il était responsable technique du Grand Théâtre d'Evelyne Peyre.

Marine Dubois**costumes et masques**

Réalisation de géants (Zinneke parade), de marionnettes, de maquettes, de costumes (œuvres de Strindberg, Mozart, Beckett, Lorca), d'installations, de décors (*Opéra des gueux* de J. Gay, *Histoires* de W. Gombrovitch à Stuttgart, *Alley Gloria* court métrage gagnant,...)

Tanguy Flameng**graphiste**

Pratique les métiers de l'image en homme orchestre depuis plus de 15 ans, en Belgique et à l'étranger : décoration, graphisme, scénographie, illustration, peinture.



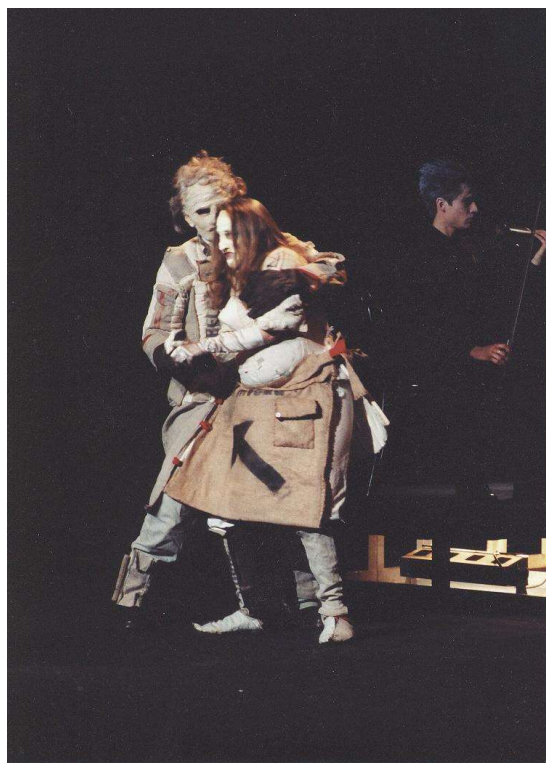
nages vivre la question du sauvetage à travers le conflit des passions. (...) Comment être une femme qui aime l'enfant d'une autre avec la crainte que l'on pourrait vous dire que vous avez peut-être souhaité quelque part le non-retour. Et comment être une jeune mère injustement morte trop tôt sans être jalouse de celle qui a pu vivre toute une vie avec votre enfant perdu. (...) La pièce est introduite par le huitième quatuor de Chostakovitch dédié "à la mémoire des victimes de la guerre et du fascisme". Les quatre comédiens prennent le relais des musiciens à travers une étrange chorégraphie qui fait penser à la danse de mort dans le film Le Dabbouk.

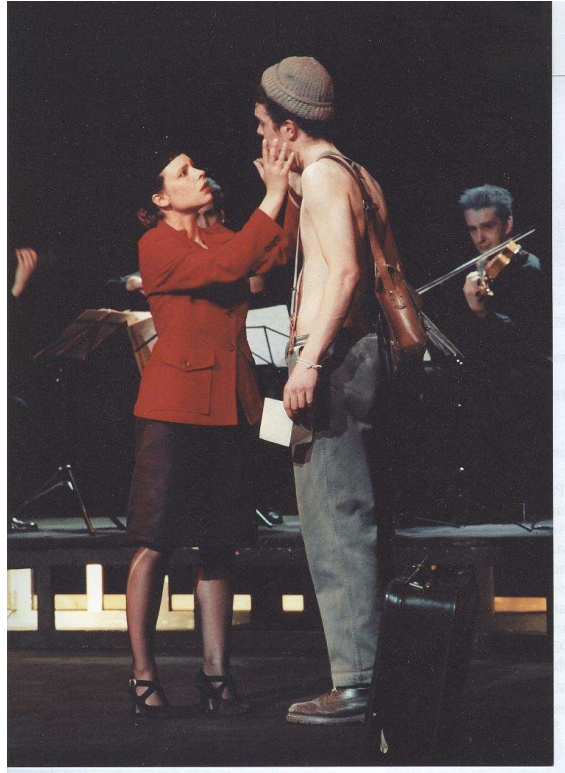
A. Nysenholc

Propos de Jacques Neefs

"C'est le parcours de ce fils qui a mis toute une vie pour combler son vide immense, qui donne une vision toute intime et personnelle d'un drame qui a par ailleurs meurtri des millions de vies. Mais des millions de vies, c'est abstrait tant qu'elles n'ont pas pris la forme, ne fût-ce que d'un seul visage. Dans la tradition démonologique juive, les mauvaises âmes, appelées dabbouk, venaient tourmenter les vivants. Dans *Mère de Guerre*, c'est le cas de la jeune mère morte en déportation et qui, revenue en fantôme, cherche le repos en son fils survivant. L'errance du juif s'arrête un moment. La mère pourrait être en paix avec elle-même, mais la rivalité avec la mère adoptive la renvoie dans diaspora éternelle".

Production Act-Hours et la Vénérie. Avec l'aide du Ministère de la Communauté française, Direction générale de la culture, Services du théâtre et de la musique. Pièce rééditée aux Editions Lansman





- *Mère de guerre*, mère et fils, spectacle qui a eu lieu à Cracovie en 2004
- *Mère de guerre*, projet d'affiche pour le spectacle de novembre 2005

La mère : Tu n'es pas honte ? Alors une mère ?

Le fils : Elle n'a pas le droit !

La mère : Ce n'est pas impossible à une vivante.

Le fils : Tu dois bien te souvenir de l'homme que tu as aimé.

La mère : Je lui demandais de se garder, pas de se perdre.

Le fils : Tu aurais voulu qu'elle ne m'aime pas ?

La mère : Elle a pris avantage de mon dévouement.

Le fils : Mais tu n'as pas pu !

La mère : Répète-le-moi.

Le fils : Elle ne savait pas ce que tu faisais.

La mère : Elle s'en doutait.

Le fils : Elle ne se réjouissait pas de ton absence mais de ta présence.

La mère : Elle aurait dû bien comprendre par ma présence.

Le fils : C'est-à-dire que tu n'as rien fait.

La mère : Elle a eu un enfant, une mère.

Le fils : Comment tu peux ne pas te réjouir que, malgré ta perte, je n'aie pas tout perdu ?

La mère : C'est une mère qui doit aimer son enfant. Non une étrangère !

Le fils : Mais je n'ai plus de mère.

La mère : Comment le sais-tu ?

Le fils : Je sais que je ne suis rien de toi.

La mère : Je puis te raconter ta naissance, moi.

Le fils : Mais c'est tout.

La mère : Oui, c'est tout. Le reste n'est rien.

ISBN 2-87282-555-X



Une jeune mère juive, victime de l'Holocauste, vient reprocher à son fils, aujourd'hui trois fois plus âgé qu'elle, l'amour profond qu'il porte à sa grand-mère, la femme qui l'a caché pendant la guerre.

Trois orphelins, une réelle possibilité de faire son deuil, il a donné une sorte de sépulture symbolique à sa mère biologique à travers le visage de la femme qui l'a recueilli. L'errance de "l'Antigone des camps" aurait pu ainsi prendre fin ; elle aurait pu y trouver la paix avec elle-même. Mais c'était compter sans la jalousie de cette écorchée vive qui veut s'en prendre à la mère adoptive.

Lois des stéréotypes, *Mère de guerre* nous renvoie au jugement de Salomon : entre la grand-mère qui l'a sauvé et la mère disparue en déportation, le fils est sommé de choisir.

Spécialité de Charles, Adolphe Nysenholz, enseignant, essayiste et dramaturge, nous apprend de fait son droit de la Shoah. Chez lui, l'émotion et la réflexion donnent une dimension particulière aux petits drames existentiels qui concernent nos grandes tragédies de ce monde.

Illustration de couverture :
Tangy Planchon

€ 8,00

ADOLPHE
NYSSENHOLZ

Mère de guerre

théâtre



ansman

Paru dans *Centrale* de septembre 2006 :

Propos du metteur en scène :

« Le spectacle se déroulera dans un lieu insolite, une gare. Les trains qui passeront auront une certaine puissance d'évocation.

La pièce déjoue le pathos. Le style est fait de phrases courtes, incisives, comme dans un dialogue de film. Le sujet traite du génocide de manière originale, à travers un fils survivant. Ce dernier vit toujours avec en lui ses deux mères mortes. L'une, qui est disparue jeune dans les camps ; l'autre, qui l'ayant préservé tout petit de la déportation, est décédée très âgée. Les deux femmes revendiquent d'être la vraie mère. Leur « enfant » est mis dans la situation où il doit trancher. Avec qui ira-t-il dans la mort ?

À côté des figures du résistant et du rescapé des camps, celle de l'enfant caché s'est imposée tardivement. On estimait que celui-ci n'avait rien à dire, il n'avait pas connu l'enfer concentrationnaire. Et parmi les tout jeunes sauvés, il y aura les orphelins des deux parents, singulièrement ceux qui étaient à peine nés au moment de la séparation, pour ne pas dire l'arrachement, qui n'ont pas de souvenirs conscients comme leurs aînés, personne pour leur en rappeler, et qui n'ont donc rien à dire... Et pourtant. C'est à eux en particulier que s'intéresse Adolphe Nysenholc. Notamment à travers *Le Livre des homes* (Ed. Didier Deville) qu'il a coordonné ; l'émission radiophonique qu'il a conçue avec Thierry Génicot intitulée « Deux enfants de la Shoah » (RTBF) ; et ses textes théâtraux *Survivre ou la mémoire blanche* et *Mère de guerre*. »

Quand le metteur en scène a eu connaissance des pièces d'Adolphe Nysenholc, il a « flashé » sur celle-ci. « C'est sûr que c'est une pièce à défendre », a dit Dolorès Delahaut, qui incarne la jeune mère.

Propos de l'auteur :

« La pièce rend hommage aux sauveurs, mais non pas sur le mode d'une célébration officielle. On voit les personnages vivre la question du sauvetage à travers le conflit des passions. Car comment faire la mère en attendant le retour de celle qui l'est naturellement sans essuyer le reproche d'avoir voulu prendre sa place, comment être une femme qui aime l'enfant d'une autre avec la crainte que l'on pourrait vous dire que vous avez peut-être souhaité quelque part le non-retour. Et comment être une jeune mère injustement morte trop tôt sans être jalouse de celle qui a pu vivre toute une vie avec votre enfant perdu.

Outre les deux mères et le fils, il y a un quatrième personnage, le vieil homme, le père dit adoptif, et qui dans l'au-delà continue à fonctionner comme auparavant, quand maître de cérémonie des enterrements il accompagnait les défunts à leur dernière demeure. Cette fois, il fait l'inverse, il ramène une dernière fois les morts à la vie, ce qui permet ces improbables retrouvailles entre le fils et les siens. Ce personnage mystérieux dans ses allées et venues à travers le seuil interdit donne sa dimension poétique à la pièce.

Mais cet hommage à des Justes ne met pas en scène des saints. Ils sont appelés marâtre et parâtre, certes selon le sens premier de deuxième mère et père. On voit qu'ils adorent l'enfant, mais la connotation péjorative de ces titres empêche de les béatifier. On ne sait pas bien pourquoi ils n'ont pas eu eux-mêmes d'enfants, il y a là une souffrance qu'ils cachent. Leur motivation un peu trouble d'en garder un qui n'était pas à eux les rend d'autant plus vrais dans leur héroïsme anonyme. »

La pièce est introduite par le huitième quatuor de Chostachovitch dédié « à la mémoire des victimes de la guerre et du fascisme ». Les quatre comédiens prennent le relais des musiciens à travers une étrange chorégraphie qui fait penser à la danse

de mort dans le film *Le Dibbouk*. Le vieux et la vieille portent un masque. Leurs corps évoluent en soubresauts comme des âmes meurtries.

Quant à la jeune mère furieuse du sort qu'on lui a fait, elle surgit comme une Antigone des camps.

Et le fils, trois fois plus âgé que sa mère, est néanmoins resté bloqué à l'âge de l'abandon de naguère. Sa naïveté le rend ahuri, voire un peu comique, mais foncièrement touchant.

La pièce a été jouée précédemment par des étudiants à Cracovie.

Des extraits traduits en ont paru en anglais (dans *Actes du Théâtre*, Paris, 2002) et en italien (dans une anthologie intitulée *Altri Sogni, Altre Scene*.)

La pièce sera rééditée par les Editions Lansman.

Les élèves du Collège Saint-Michel dans leur salle en novembre dernier, ceux de l'Athénée La Brise aux Ecuries, et puis ceux de l'Athénée Ganénu ont pu assister à une répétition avec les comédiens, dans le cadre eux de l'Institut Martin Buber à l'ULB en février passé, lors de séances suivies chacune d'un débat fort animé.

Un spectacle fascinant en perspective.

Propos recueillis par Betty Strasberg

Etre père ou mère est-ce naturel ou social ? Est-ce une fonction liée au lien du sang ? Est-ce un costume dont on peut se revêtir pour peu à peu se faire reconnaître par l'enfant ? Le don de soi ne suppose pas nécessairement la parenté, dans ce cas il est "dépersonnalisé", mais pas pour cela moins authentique, car il est d'autant plus gratuit dans l'oblation

C'est aussi un hommage à des héros de chez nous, qui ont risqué leur vie pour sauver un enfant de la déportation. Mais le propos ne fut pas de procéder à une béatification de saints. Pour respecter la vérité des personnes, il a fallu créer des personnages vivants animés de passions contradictoires.

Adolphe Nysenhole

Auteur d'essais sur *Charles Chaplin* et sur *André Delvaux* édités à Paris (Méridiens Klincksieck, L'Harmattan, Cerf) et de pièces de théâtre primées (Prix du Parlement de la Communauté française pour *La Passion du diable*, Prix du texte à Agadir pour *Les Amants de Thèbes*, Prix Musin pour *Survivre ou la mémoire blanche*). Professeur honoraire de cinéma à l'ULB. Il dédie *Mère de guerre* à toute sa famille disparue dans la Shoah et à celle qui lui a sauvé la vie.

Jacques Neefs, metteur en scène

Formé dans les classes d'André Debaar et de Charles Kleinberg au Conservatoire royal de Bruxelles où il est aujourd'hui professeur. Il joue dans diverses productions sous la direction de Bernard de Coster, Philippe Van Kessel, Daniel Scahaise, Frédéric Dussenne, Alain Wathieux, Jean-Claude Berutti, Jean-Marie Villégier... Il vient à la mise en scène en 1990 avec *La prochaine fois je vous le chanterai* de J. Saunders. D'autres projets suivront, dont *Mozart assassiné ?* co-écrit avec Jérôme Van Win en 1996 au Théâtre du Parc, où il monte encore *Les Troyennes* d'Euripide-Sartre en 2001 avec une scénographie de Didier Lefèvre. En 2005, il réalise la mise en scène, à Namur, de *La surprise de l'amour* de Marivaux. Parmi les projets de la saison prochaine, *Adrien* de Jean-Pierre Dopagne au Théâtre du Parc et *Araberlin* de Jalila Baccar au Théâtre des Martyrs.

Distribution

Grégoire Baldari,

le fils.

Premier prix d'art dramatique et de déclamation du Conservatoire royal de Bruxelles. A joué dans la plupart des théâtres, *Le Cid*, *Talleyrand*, *Woyzeck*, *Barabbas*, *L'Opéra de Quat'sous*, ... récemment *Au bout du désert*, avec J. Neefs à la mise en scène. Metteur en scène, il a monté *Grand'peur et misère du troisième Reich* (Brecht), *Dieu* (Woody Allen), *Les Troyennes* (Euripide), *Antigone* (Anouilh), *Indépendance* (Lee Blessing)... Pour le cinéma, il a joué le rôle principal dans *La Sicilia* (Luc Pien), en 1996, et a tourné dans de nombreux téléfilms. Il enseigne l'art dramatique et la déclamation, à l'Académie de Jette.

Dolorès Delahaut, la mère.

Sortie du conservatoire de Bruxelles en 2001, élève de Michel de Warzée, vous avez pu la voir la saison dernière dans une adaptation des *Enfants terribles* de Cocteau, mis en scène par J.F. Jacobs, ainsi que dans *Le chant du dire-dire* de D. Danis mis en scène par Hélène Theunissen et *Les Liaisons dangereuses* mis en scène par D. Scahaise au Théâtre des Martyrs, et dans des mises en scène de J. Neefs, *La Surprise de l'amour* et *Mozart assassiné*, à Namur.

Hassiba Halabi, la marâtre.

Sortie en 1997 du Conservatoire royal de Mons, elle obtient le prix de l'union des artistes, nominée en 2002 pour le rôle d'Andromaque, dans *Les Troyennes*, et devient lauréate en 2003 du meilleur espoir féminin pour *Hannah et Hanna* de J. Retallack au Théâtre de poche. Elle reçoit le Prix de la Citoyenneté en 2005. Elle joue dans les mises en scène de J. Neefs, à Namur: *La Surprise de l'amour* et *Mozart assassiné*. Pour le Jeune Public, elle joue Océan et des personnages pour l'émission télévisée « bla-bla ». Elle travaille pour le metteur en scène Franco Dragone et signe la mise en scène de *Chambres* de P. Minyana. Elle jouera *Araberlin* de Jalila Baccar en Avril 2007 au Théâtre des Martyrs.

Pierre Hardy, le parâtre.

Premier prix d'art dramatique du Conservatoire royal de Bruxelles dans la classe d'André Debaar. A travaillé avec Daniel Scahaise, Philippe Van Kessel, Daniel Laveugle, Henri Ruder, Pierre Laroche, Bernard Lefrancq, Frédéric Latin, Dominique Haumont, Catherine Couchard, Erico Salamone. A joué dans *Thyl Ulenspiegel*, *La tragédie du vengeur*, *Le mariage de Figaro*, *Molière 1622*, *Crime et Châtiment*, *Le nouvel appartement*, *L'amour déguisé*, *Escorial*, *Séance de Nuit*, *Barabbas*, *Oh le beau mariage*... Il est professeur d'art dramatique à l'Académie de Braine-le-Comte et Soignies.

Quatuor

Benoît Bursztejn, alto

Né en 1981 à Paris. Il entre à l'âge de sept ans au CNR de Strasbourg dans la classe d'Ana Haas, puis dans celle de Claude Ducrocq. En 1999 il obtient le 1er prix de fin d'études avec mention très bien. L'année suivante il remporte le premier prix à l'unanimité du 47ème Concours International d'Epinal. En 2001, il intègre la classe de Françoise Gnéri au CNR de Rueil-Malmaison. La même année il est invité à se produire en soliste avec l'Ensemble Vocal de Strasbourg pendant leur tournée régionale. En 2003 il obtient le 1er prix d'Alto à l'unanimité au CNR de Rueil Malmaison ; et, en 2004, un premier prix d'excellence à l'unanimité. Il intègre en septembre 2004 le Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles, dans la classe de Thérèse-Marie Gilissen.

Emilie de Halleux, violon

Leonor Palazzo, violoncelle

Née en 1986, elle étudie dans la classe de Didier Poskin au Conservatoire royal de Bruxelles. En 1998, elle remporte le premier prix du Concours Sonbu à Utrecht dans la catégorie musique de chambre ; en 2002, elle est demi-finaliste du concours Jong Tenuto ; et, en 2003, lauréate du concours Axion Classics. Pendant quatre ans, elle est membre de l'Orchestre de Chambre de la Néthen (leur dernier CD : *Tarentelle & Cie*). En 2004, elle joue avec le *Grupo 46* (groupe de tango argentin) au Festival Artistique d'Amitié « Printemps d'Avril » à Pyongyang, Corée. En 2005, elle participe aux concerts de l'orchestre *I Musici Brucellensis* à Ypres et au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

Elise Pieniezny, premier violon

A commencé le violon à l'âge de sept ans. Dès quatorze ans, elle obtient son prix au Conservatoire National de Musique de Tourcoing. Et entre au Conservatoire National de Région de Rueil-Malmaison, où elle reçoit un premier prix à seize ans, puis un prix d'excellence, et à accède à dix-neuf ans à un premier prix de Perfectionnement à l'unanimité. Elle a travaillé auprès de Denis Lemeur, de Guy Comentale, de Suzanne Gessner. Elle suit l'enseignement de Véronique Bogaerts au Conservatoire Royale de Musique de Bruxelles.

Scénographie

Didier Lefèvre.

Fait ses débuts au Théâtre National dans l'équipe de Bernard De Coster, entreprend une tournée à l'étranger pour la mise en lumières de Charles Kleinberg. Scénographe à Beloeil (1990-1993) pour *Mozart*, *Le combat de Tancrède* de Monteverdi, *Aux confins de la nuit* de Schumann. Réalisations pour la Compagnie Baudouin-Bunton, pour le Théâtre du Parc (*Les Troyennes*, avec J. Neefs), pour la Compagnie des 9 Lunes. En 2004, il crée les lumières des « 800 de la Cambre ». Il y a trois ans, il était responsable technique du Grand Théâtre d'Evelyne Peyre.

Costumes

Marine Dubois. Réalisation de géants (Zinneke parade), de marionnettes, de maquettes, de costumes (œuvres de Strindberg, Mozart, Beckett, Lorca), d'installations, de décors (*Opéra des gueux* de J. Gay, *Histoires* de W. Gombrovitch à Stuttgart, *Alley Gloria* court métrage gagnant,...)

Graphisme

Tanguy Flameng. Pratique les métiers de l'image en homme orchestre depuis plus de 15 ans, en Belgique et à l'étranger : décoration, graphisme, scénographie, illustration, peinture.